



PRÉSENTENT

12 YEARS A SLAVE

de STEVE McQUEEN (II)

AVEC : Chiwetel Ejiofor, Michael Fassbender, Benedict Cumberbatch

SYNOPSIS : Les États-Unis, quelques années avant la guerre de Sécession. Solomon Northup, jeune homme noir originaire de l'État de New York, est enlevé et vendu comme esclave. Face à la cruauté d'un propriétaire de plantation de coton, Solomon se bat pour rester en vie et garder sa dignité.

À SAVOIR : Le film est inspiré d'une histoire vraie. Il est adapté des mémoires de Solomon Northup, kidnappé alors qu'il était un homme libre et soumis à l'esclavage pendant douze longues années.

CE QU'ILS EN DISENT : « Tout au long de ce film admirable, nous, le public, sommes vraiment, intensément, Solomon Northup, et l'on sort de l'expérience hébété par un double choc, historique et émotionnel. Spielberg avait, avec *La Couleur pourpre* (1985) et *Amistad* (1997), administré deux leçons d'histoire un brin pesantes sur le sujet de l'esclavage. *12 Years A Slave* est tout le contraire de ces films pédagogiques. C'est la description clinique, glaçante, d'une réalité quotidienne. Ce qui donne [...] un grand film sur la perversion. Le thème est cher à McQueen, qui avait déjà traité d'une perversion institutionnelle (*Hunger* racontait l'emprisonnement du militant de l'IRA Bobby Sands) et d'une perversion intime (avec *Shame*, le portrait d'un homme détruit par son obsession sexuelle). » (*Le Point*)

« Plus qu'une réalité, l'esclavage est abordé comme un vestige, succession de ruines blafardes au milieu desquelles la morale, déjà honteuse, ne peut plus que se regarder les pieds (voir l'esclavagisme « à visage humain », tout en pleutrerie et velléité, du premier propriétaire de Solomon). Malgré un lyrisme souterrain un poil menaçant (celui qui, avec l'aide des basses de Hans Zimmer, gronde un peu trop fort : « Attention, grand film »), on sent une colère très noble – noble parce que contenue par l'intelligence – dans cette manière qu'a le cinéaste de demeurer imperturbable dans son éprouvante remontée du Styx. Au milieu de ces bayous louisianais reconvertis en musée des horreurs, les moments les plus éloquentes du film se réduisent ainsi à quelques rencontres incongrues et silencieuses, où des spectres archaïques (trois Indiens les pieds dans l'eau, deux misérables anonymes la corde au cou) paraissent simplement attendre, impassibles, que l'histoire et la raison viennent enfin faire le ménage. » (*Critikat*)

« Avec ce grand spectacle typiquement hollywoodien (les Oscars vont pleuvoir !), le cinéaste réussit l'osmose délicate entre le film commercial et le cinéma d'auteur. Depuis *Hunger*, par exemple, on sait qu'[...] il adore les plans fixes démesurément étirés, mais calculés à la seconde près, qui créent une réalité parallèle, plus vraie que la vraie. On en a plusieurs ici, dont celui, totalement incongru dans un film américain, où le héros, lynché, est suspendu à une corde, ses pieds touchant le sol par intermittence. Il attend. Il entend des enfants jouer et rire au loin. La durée même de cette séquence magnifique fait naître la peur. » (*Télérama*)

CE QU'IL EN DIT : « À mon sens il n'y a pas d'opposition entre l'art et l'histoire. J'ai beaucoup pensé à Goya en faisant le film, à ses peintures qui relatent des faits avec exactitude sans perdre en sensations. L'histoire de l'art est remplie de crucifixions sublimes alors que la crucifixion en soi est une chose abominable. Fallait-il ne pas les peindre ? Ou mal ? Je pense qu'on arrive à éviter l'esthétisation en se posant la question des faits avant celle de l'angle qui donnera le plus de vérité. »

FILMOGRAPHIE : *Hunger* (2008), *Shame* (2011)

CINÉM'ACTION ! Bénéficiez d'un tarif réduit à 5€ pour les films programmés en partenariat. Bulletins d'adhésion disponibles à l'accueil.